Zeitschrift: Agrarwirtschaft und Agrarsoziologie = Économie et sociologie rurales [1980-2007]

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Agrarwirtschaft und Agrarsoziologie

Band: - (1981)

Heft: 1

Artikel: Le paysan n'est-il qu'un producteur en milieu rural?

Autor: Lieberherr, Françoise

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-966237

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PAYSAN N'EST-IL QU'UN PRODUCTEUR EN MILIEU RURAL?*

Françoise Lieberherr

En posant une question à cette assemblée, ma position certes d'est pas neutre: j'espère une réponse de vous tous. Cette interrogation résume, je crois, le deux tendances complémentaires de notre Société d'économie et de sociologie rurales, où l'économiste s'intéresse davantage au producteur-homme économique, alors que le sociologue se préoccupe plutôt du paysan-homme social. Aux deux partenaires, restent à éviter les pièges extrêmes d'une économie normative ou d'un solidarisme naif. Cela signifie aussi que ce n'est point l'homme moyen défini par les statistiques qui m'intéresse, parce que ce type n'existe pas. Me concerne un mode de vie et code de valeur, la paysannerie, système global inséré dans un milieu rural où des hommes différents jouent leurs rôles.

AGRICULTURE ET SOCIETE

Le thème de ce séminaire-agriculture et société-peut susciter au premier abord des paradoxes.

1. A travers le monde on parle de crise agraire depuis des années et même des décennies selon les pays, et on recherche des ajustements, corrections et contrôles proclamés dans des programmes politiques pous y remédier. Or cette difficulté, qui par définition devrait être temporaire, ne tendrait-elle pas à devenir permanente, créant le paradoxe d'une "crise agraire permanente"?

2. Aujourd'hui dans le monde occidental organisé sur un mode de production industrielle, l'agriculture se révèle un secteur

---

* Ce texte, résumé d'un exposé, est retranscrit ici avec son style spécifique de langage oral.

dominé et dépendant, que ce soit à travers le machinisme agricole, l'industrie de transformation alimentaire ou le système bancaire. Ainsi la pratique agricole s'est insérée dans une nouvelle rationalité productiviste.

A cette prépondérance de la société industrielle correspond un discours dominant, qui façonne une idéologie dominante urbaine. Ceci apparaît dans les idées reçues qui se transmettent: le paysan est "bouseux, cul-terreux, péouze, péquenod, près de ses sous, borné, têtu". Ces nombreuses qualifications portent toutes une couleur négative et péjorative, traduisant concrètement cette image généralisée dans notre système de valeur "industrielle" d'une agriculture méprisée et dévalorisée. D'ailleurs les agriculteurs le ressentent fortement, et au cours d'interviews récentes (1) j'ai entendu: "les paysans, ils sont au bas de l'échelle, le paysan en Suisse a toujours été mis sous les pieds, il a été battu". Une jeune agricultrice déclarait (2): "Par ce mot de paysan déjà on se croit inférieur, et puis on a moins d'argent, on est moins bien habillé, on parle un langage différent, on est moins fin".

N'y a-t-il pas paradoxe entre une idéalisation des valeurs paysannes qui vante le goût de l'effort et l'esprit d'épargne du paysan, soit des vertus morales de la campagne par rapport à une dégradation des moeurs en ville, et cette infériorité attribuée parallèlement à la paysannerie et au milieu rural?

3. Le développement des industries et l'expansion des villes ont créé des situations de tension qui font rechercher de plus en plus aux citadins des antidotes à leur décor oppressant et pollué et à leur mode de vie dominé par la machine, les horaires, les hiérarchies et la productivité. Cet antidote, ils le trouvent souvent dans l'évasion des fins de semaine et des vacances dans le "vert", c'est-à-dire ce milieu rural encore entretenu par des paysans. Même démarche aussi que la restauration par les citadins de fermes, témoignages d'une culture authentique créée et sauvegardée par les ruraux.

N'est-ce pas un paradoxe de mépriser le paysan aujourd'hui parce qu'il n'est pas assez moderne, et parallèlement d'exploiter pour son propre équilibre d'urbain tout ce que ce paysan a

entretenu de traditionnel dans les paysages et les villages? Ou alors la domination urbaine va-t-elle jusqu'à la folklorisation des ruraux, étape ultime d'appropriation? Après l'espace rural et l'habitat rural, le citadin s'approprierait maintenant la culture et l'identité rurales ...
Paradoxes, contradictions, ils m'ont permis de souligner une certaine ambiguïté autour de l'agriculture dans notre société.

ENTRE LA PAYSANNERIE ET LA RURALITE

Ces trois termes ordinaires de paysan, producteur, milieu rural, contiennent en réalité des concepts à expliciter. Loin de vous imposer quelque dogmatisme sociologique, j'aimerais seulement vous suggérer un "éclairage" différent de la problématique paysanne à partir d'une analyse anthropologique pour susciter peut-être chez vous des interrogations sur des idées acquises qui s'imposent trop fortement pour être remises en question.

- Si on oppose couramment milieu urbain et milieu rural, il importe de préciser qu'il ne s'agit pas seulement de deux modes différents d'organisation spatiale. En effet, des collectivités inscrivent sur le territoire leurs activités, leurs types de production et leurs modes de vie de manière spécifique et différente: c'est pourquoi je distingue dans le cadre de l'Europe deux types de systèmes sociaux, urbain et rural. Il est évident qu'en Suisse les modèles dominants de vie urbaine ont pénétré depuis longtemps en milieu rural et tendent à influencer toujours plus les comportements sociologiques des ruraux. Néanmoins il subsiste des valeurs et des attitudes spécifiquement rurales qu'il faut connaître pour mieux comprendre les processus de pénétration urbaine et d'homogénéisation sociale et culturelle, avec tous ses mécanismes de résistance, rejet, assimilation et intégration.

- Alors qu'"agriculteur" représente une profession, composante partielle d'un comportement social, "paysan" exprime un mode de vie global enraciné dans un système social défini. Malgré les ruptures et décalages vécus par le monde paysan, la "paysannerie" comme système de valeurs implicites structure encore toute la vie rurale.

- Quant au producteur, sa signification diffère dans une économie traditionnelle ou moderne. Le rôle de l'agriculteur contemporain est défini économiquement dans un système de marché: il évalue son travail en heures, il cherche à accroître ses profits, il se comporte en entrepreneur capitaliste. Tandis que le paysan vivant dans une économie traditionnelle d'autosubsistance, à la fois producteur et consommateur de ses produits, voyait son rôle défini par rapport à la survie de sa famille. Pour le producteur autarcique, primait le social sur l'économique.

EVOLUTION DU TRAVAIL AGRAIRE, DU MODE DE VIE A UNE REPRESENTATION MONETAIRE

Entre le paysan traditionnell et l'agriculteur moderne, les valeurs contenues dans ces concepts tels le travail, la monétarisation, l'endettement ou la consommation ont évolué en milieu rural et se sont transformées considérablement sous l'influence de l'urbanisation. Des études conduites à l'étranger par différents auteurs ainsi que des enquêtes personnelles (3) permettent d'illustrer une problématique qui a déjà sa place dans la littérature de sociologie rurale. Les exemples cités proviennent souvent du milieu rural de montagne, espace périphérique où la pénétration tardive du machinisme agricole a perpétué jusqu'à plus récemment des comportements traditionnalistes. Certaines collectivités montagnardes restées fermées jusque dans le courant du 20ème siècle n'ont connu de "développement" socio-économique que dans l'après-guerre. Ainsi des distances et décalages accentués par rapport aux caractéristiques industrielles urbaines facilitent la compréhension des mécanismes.

En évoquant les valeurs traditionnelles, je n'aimerais surtour pas être suspectée de populisme naïf vantant le "bon paysan" contre l'agriculteur "coupable" d'esprit capitaliste, ni de nostalgie passéiste luttant contre la modernité.

Il importe de rappeler que traditionnellement en montagne, travailler signifiait subsister par une exploitation organisée et mesurée du milieu naturel. On pratiquait une activité agro-pastorale, pro-

duction vivrière sans spécialisation économique qui aurait constitué un risque fondamental pour l'autarcie familiale. L'élevage dominant dans certaines régions représentait une réponse adaptée et intégrée aux contraintes écologiques de la montagne*.

Inséré dans un système socio-géographique, le travail agricole était aisément confondu avec le statut de propriétaire d'un espace. Ainsi la propriété foncière constituait le principal agent des rapports sociaux, y compris les échanges matrimoniaux. Par exemple, le parcellaire inscrivant sur le sol la propriété de chacun traduisait non seulement un mode de production spécifique mais aussi toute l'organisation sociale et ses différenciations à l'intérieur du groupe: il jouait le rôle d'une immense mémoire collective.

Quelles sont les modifications qu'a introduites progressivement l'acculturation urbaine? Premier effet, l'urbanisation a dissocié propriété et travail, attribuant au travail des valeurs modernes où sont associés le rôle conféré par l'argent, une certaine conception de liberté et sa fonction de créateur de nouvelles relations sociales. Pour y accéder, nombre de montagnards ont recouru à l'exode définitif, créant une rupture déstabilisatrice pour les partants et un sentiment d'échec pour les restants. Par exemple, les terrains en friche de propriétaires ayant changé de profession représentent une critique permanente de celui qui a abandonné le patrimoine ancestral.

Parallèlement, c'est aussi la transformation progressive de la valeur sociale du sol en valeur économique de moyen de production. Cependant, comme le rapporte RAMBAUD en 1969 (2), cette nouvelle rationalité économique pénètre plus lentement chez les agriculteurs, exprimée par 57% d'entre eux, que chez les mutants professionnels ayant quitté l'agriculture (77%).

---

* Entre parenthèses je précise que le travail signifiant l'ensemble des activités est une notion relativement moderne. Jusque vers le 16ème siècle en France, travailler signifiait torturer et à cette époque seulement travailler a remplacé "labourer".

Si l'acculturation urbaine modifie les valeurs de l'espace, elle change aussi le contenu du temps. Ainsi tel paysan commente: "en ville le travail ne commande pas de la même façon, on fait ses 8 heures et on est tranquille. Ici ce n'est jamais fini" (2). Traditionnellement en milieu rural, le travail omniprésent faisait partie intégrante d'un mode de vie paysan, tandis que l'urbanisation a compartimenté et spécialisé le temps: au paysan acteur social complet se substitute progressivement l'agriculteur exerçant un métier. En outre, le temps agraire dominé par les cycles naturels est irrégulier, alors que le temps du travail urbain dominé par la machine est programmé en horaires. Ce temps métrique dissocie les moments, créant ce temps libre qui n'avait pas de place dans le calendrier rural traditionnel. Sa pénétration progressive dans le milieu rural s'est effectuée en première étape par le tourisme, temps de loisir des urbains côtoyant le temps de travail des ruraux et créant souvent une certaine incompréhension. En deuxième étape plus tardive, le temps rural se spécialisant, les paysans ont intériorisé ce temps de non travail, mais selon les enquêtes faites cette année auprès d'agriculteurs (1), très peu d'entre eux réussissent à le concrétiser en "vacances".

Autre caractéristique, les temps morts ou réduits rythmés par les saisons étaient intégrés à la conception du travail agraire, et par conséquent n'étaient pas interprétés comme chômage, soit la valeur négative du travail qui met en cause la système de production lui-même dans le monde industriel urbain.

Quant au temps biologique, l'évolution socio-économque l'a divisé en diverses étapes de scolarité, travail, retraite, alors que traditionnellement le travail agraire occupait quasiment toute une vie dès l'âge de 6 ans jusqu'à la mort.

Autre différence fondamentale, les dimensions relatives du passé-présent-futur. Dans les mentalités paysannes l'expérience acquise est à la fois savoir et garantie contre l'échec, entraînant les ruraux à se replier de manière stratégique et sécurisante sur le connu: ainsi ils ont tendance à "penser le futur comme un prolongement du présent" (2) lui-même imité du passé. Au contraire la dynamique du développement industriel implique de concevoir des projets dans un avenir qui soit dissocié du présent et considéré comme plus important.

Dans l'évolution qui a gagné tout le monde rural, le travail a acquis cette nouvelle finalité: "gagner de l'argent", qui donne accès aux choix et à la consommation, conférant un certain prestige social dont l'automobile est souvent le symbole. Si dans une économie agraire autarcique l'argent représentait une réserve à épargner limitant par conséquent son usage, la notion industrielle de salaire, c'est-à-dire la valeur marchande du travail, introduit la sécurité du revenu. Cette monétarisation du travail entraîne une exigence de "rentabilité". Le Leitmotiv tel "le travail n'est pas rentable ici" constitue en fait la première autocritique de l'économie traditionnelle d'autosubsistance.

L'implantation de cette valeur urbaine de salaire véhicule d'autres modes de pensée et d'action que l'épargne, et qui se nomment comptabilité, emprunt, investissement. En ce qui concerne la comptabilité, RAMBAUD (2) relève qu'elle est deux foix plus pratiquée chez les non-agriculteurs que chez les agriculteurs, et la résistance qu'elle rencontre fréquemment dans les groupes de vulgarisation agricole est liée à sa fonction critique. La comptabilité mesure l'action passée, et dans les zones périphériques où l'économie agricole n'est pas compétitive sur le marché, mesurer le produit de son travail équivaut à le critiquer. Ce refus est en étroite relation avec l'attitude à l'égard de l'emprunt adopté le plus souvent comme une seule opération commerciale à court terme. L'utilisation future d'argent vise généralement des satisfactions concrètes dans le confort de l'habitat ou de l'exploitation, mais elle s'articule rarement sur un projet économique d'avenir impliquant l'investissement. Ces comportements de résistance définissent une certaine logique paysanne orientée vers l'acquis, et soulignent cette difficulté pour des mentalités rurales à intégrer des codes de modernité technique et rationnelle.

Depuis plusieurs années Michèle SALMONA (4) étudiant en France les effets de la rationalisation agricole dans les comportements des agriculteurs s'est attachée particulièrement aux répercussions psychologiques et mentales de l'endettement. Celui-ci crée une anxiété de fond, une fragilité psychologique, - on parle même dans certains milieux de la "dépression C.A." (Crédit Agricole) - parce que l'agriculteur se sent contraint de se comporter à contre-courant de valeurs morales traditionnelles qu'il a intériorisées dès

son enfance. L'auteur a observé également une nette augmentation des taux d'accidents dans les périodes de modernisation agricole et d'endettement. Ainsi la maladie devient souvent le refuge des agriculteurs angoissés par un "progrès" qu'ils ne maîtrisent pas, qu'ils ressentent comme une course obligatoire et dangereuse: ils ont peur d'être coupables d'échec.

Dans les conditions expérimentales que constituaient les déplacements de population en Algérie colonisée, Pierre BOURDIEU (5) a décrit avec finesse il y a plus de quinze ans les processus du déracinement paysan mettant en évidence les changements et les permanences rurales.

Ces courants convergents dans tout le monde rural que sont la généralisation des échanges monétaires, la diffusion d'un esprit économique, la scolarisation nationale homogénéisante qui efface les spécificités culturelles, la mesure du travail en salaire, modifient en profondeur les attitudes à l'égard du monde et des autres.

Autre conséquence de l'acculturation industrielle urbaine, le productivisme impliqué par la logique monétaire fait naître un climat de rentabilité, de compétitivité et de rivalité qui brise la solidarité et l'entraide des rapports traditionnels. En développant l'individualisme économique, la circulation de l'argent fait perdre le sens des corvées et des échanges entre villageois. En substitution s'est amélioré le confort quotidien de la vie paysanne qui cependant ne suffit pas à recréer une nouvelle solidarité. En outre, la monnaie introduit d'autres besoins et habitudes de consommation d'influence citadine dans l'alimentation et le mobilier par exemple, et qui se trouvent en opposition flagrante avec l'éthos paysan ascétique valorisant traditionnellement la frugalité et la simplicité.

Je prendrai comme dernier exemple une certaine distorsion qui peut intervenir dans le processus conduisant l'agriculteur à adopter un comportement de producteur. Je l'ai observé dans une région d'Italie, la Ligurie (6), où l'expansion touristique spectaculaire et l'urbanisation accélérée ont créé un climat de développement moderne. Dans cette zone au microclimat privilégié s'est développée

toute une production de floriculture et horticulture sous serre. Or si ces exploitations de petite dimension ont adopté généralement les innovations techniques agricoles, elles n'ont par contre le plus souvent pas intégré la rationalité comptable d'une entreprise et ne savent pas s'organiser économiquement pour la distribution de leurs produits sur le marché.

Ainsi, il apparaît à l'évidence que les modifications qui s'infiltrent avec l'urbanisation ne se réalisent pas de manière linéaire et obligatoire, mais qu'elles impliquent des difficultés, des contradictions et des échecs qu'il faut prendre en considération.

DES COMPORTEMENTS AGRICOLES DIFFERENTS

Michel GUTSATZ (7) a effectué des enquêtes successives par entretien non directif dans les régions de Sisteron et Cavaillon (France) pour cerner les comportements des agriculteurs à travers l'évolution socio-économique contemporaine.

En refusant d'aborder les pratiques et attitudes à travers des catégories préétablies et hiérarchisées telles l'économique, le social, le culturel, etc., il a tenté de saisir les dimensions pertinentes des comportements comme elles s'exprimaient. Les interviews, axées sur les thèmes principaux de travail, famille, mécanisation, coopération agricole, relation avec les autres, ont permis d'individidualiser différentes conceptions de l'agriculture. En articulant les variables discriminantes obtenues et les catégories d'exploitants déterminées, l'auteur a défini dans des premiers résultats trois types d'agriculteurs.

Pour les exploitants âgés, l'agriculture est un mode de vie rurale liée à la terre-patrimoine, dont l'objectif est survivre. Ils subissent les discours techniques modernes ("on est obligé de le faire mais cela ne rapporte rien"), et n'envisagent leurs rapports sociaux que dans leur forme passée d'entraide. Les jeunes au contraire assument pleinement une agriculture-métier qui doit viser la production avec l'aide d'une technicité considérée comme rentable ("il faut des techniciens"). Leurs relations sociales sont

établies selon des liens professionnels et personnels. Un troisième type d'exploitants d'environ 50 ans "font de l'agriculture parce qu'ils l'ont choisie" pour la qualité de "vie positive à la campagne". Leur pratique est ambivalente parce que parallèlement ils se tournent vers "la technique, c'est important", et la considérent comme inefficace ("ça ne permet pas d'y arriver mieux"). Quant à leur insertion sociale, elle se vit dans des rapports familiaux et collectifs traditionnels.

En résumé trois comportements différenciés par l'évolution qui se spécialisent progressivement en passant des positions du "ruraliste subi", au "ruraliste volontaire" jusqu'à l'"agriculteur-économique". Au-delà des simplifications inhérentes à toute opération typologique, cette classification permet de souligner des représentations et des besoins différents, et la nécessité de politiques d'aide différentielle au contraire des tendances planificatrices unificatrices.

L'EMIGRATION, FACTEUR DE MODERNITE?

On pourrait considérer l'émigration comme un phénomène privilégié pour l'observation sociale, puisque des acteurs le plus souvent ruraux sont transplantés brusquement sans phase d'adaptation dans un milieu culturel, social et économique très différent. Si l'émigration est une constante de la vie rurale, son contenu s'est modifié. Autrefois, elle constituait une économie complémentaire pour remédier au déséquilibre entre population et ressources. Aujourd'hui, elle traduit le plus souvent une structure économique déficitaire et inadaptée qui ne réussit pas à s'intégrer dans un système de production moderne.

En exemple, une région italienne - le Pollino - que j'ai l'occasion d'étudier actuellement avec un groupe pluridisciplinaire pour la création d'un parc naturel, soit un projet de valorisation des ressources naturelles et culturelles locales et gestion par les habitants (8). Par sa situation dans la Regione Basilicata, cette zone se révèle particulièrement marginale avec ses particularités de territoire rural interne de montagne de l'Italie méridionale.

Cette région du Pollino où domine l'agriculture pratiquée encore en grande majorité sur un mode autarcique enregistre un fort taux d'émigrants paysans.

On peut imaginer que les émigrés de retour rapportent dans leur région, outre un capital économique à investir pour la restructuration agricole par exemple, un capital culturel fait d'expériences de vie et de travail dans un milieu socio-économique plus dynamique, qui préparerait les mentalités à une ouverture à la modernisation et à une rationalité productiviste. Or on observe au contraire très peu d'accélération économique et sociale, la seule retombée étant la construction de maisons neuves. Ainsi ces potentialités ne s'investissent pas dans l'appareil de production économique, mais dans la reproduction sociale d'un mode de vie traditionnelle qui permet d'affirmer la cohésion familiale et sociale.

C'est observer que l'émigration ne joue pas un rôle moteur innovateur mais stabilisateur: elle favorise le répétitif et la copie du passé plutôt que le changement, et elle privilégie un comportement social par rapport à un comportement économique.

L'AGRICULTURE A TEMPS PARTIEL, TEST DE RURALITE

Un autre aspect du "paysan" en milieu rural, c'est la condition d'agriculteur à temps partiel. Concept ambivalent, catégorie floue rebelle aux statistiques rigides, sujet souvent controversé par les économistes ruraux, composante encombrante de la planification socio-économique selon les régimes politiques. Même l'interprétation théorique de son rôle a évolué, des conceptions des années 60 où le paysan-ouvrier était considéré comme une étape temporaire, un type sociologique de transition permettant le passage entre l'économie de subsistance et le productivisme industriel, à une conception entendue chez Henri MENDRAS (9) qui considère maintenant l'agriculture à temps partiel comme une caractéristique de la société post-industrielle.

Or l'agriculture a temps partiel me semble précisément un thème intégrateur de ces différentes dimensions que j'ai évoquées comme intimement liées, soit le paysan-homme social dans un milieu rural multidimensionnel, plutôt que l'agriculteur-agent économique individualiste dans un circuit multinational.

Dans la recherche menée actuellement à l'Institut d'économie rurale (1), des études statistiques socio-économiques et agricoles définissent la fréquence et la variabilité du phénomène. Quant à la méthodologie anthropologique utilisée, elle est constituée par deux enquêtes complémentaires: une première phase d'entretiens semi-directifs conduits sur un échantillon réduit et significatif de situations différenciées vise à repérer les principales dimensions de l'agriculture à temps partiel, et à saisir les opinions telles qu'elles sont exprimées et vécues. Comme préparation à la deuxième phase d'enquête, le questionnaire, elle permet d'éviter dans la formulation des questions un certain déterminisme provenant des a-priori et hypothèses des chercheurs et conditionnant les réponses des enquêtés. En outre les plus de 30 interviews effectuées auprès des familles et non seulement du chef d'exploitation, présentent l'avantage incontestable de tenter d'aller au-delà des stéréotypes, car l'agriculture à temps partiel a ses stéréotypes qui se retrouvent dans une littérature spécialisée, professionnelle et scientifique.

D'une manière générale, les situations d'agriculteurs à temps partiel très diverses dans leurs formes et leurs combinaisons sont vécues positivement, attitudes probablement liées au niveau de vie en Suisse qui a dépassé la contrainte absolue de la survie. Quant à leur statut, les enquêtés se perçoivent le plus souvent comme paysans et non selon l'autre métier exercé, tendance soulignant l'importance primordiale pour eux du mode de vie rurale sur une pratique professionnelle spécialisée.

Pourquoi pratique-t-on l'agriculture à temps partiel? Loin d'être uniformes, les motivations sont toujours liées au milieu rural où se superposent territoire, patrimoine foncier, patrimoine agricole, rapports familiaux et sociaux. En zone de montagne en Valais, on évoque: "c'est l'héritage des parents, on peut pas faire autrement, on doit s'en occuper". Dans le Jura neuchâtelois, "on aime la

nature, ce pays qu'on connaît". Certains: "on a ça dans le sang, les bêtes, ce travail", tandis que d'autres: "on garde la vigne parce que ça maintient les contacts avec les frères et soeurs, ça maintient la cohésion de la famille". Encore ces agriculteurs qui ont de nombreux contacts avec des gens extérieurs et étrangers, "ici tout le monde se connaît, on se sent bien".

En outre certaines constantes se dessinent, dont la valeur intégratrice de la famille pour une majorité (éducation des enfants, mode de vie familial), soit une valeur profondément rurale par rapport à la tendance d'éclatement de la famille urbaine. Le cadre de vie plus "naturel" loin des pollutions et des rythmes accélérés est important. Quant au travail agricole, "même plus pénible physiquement il fatigue moins", et souvent n'est pas ressenti comme une surcharge. Surgissent aussi des besoins nouveaux acquis dans une expérience de travail diversifiée par une autre occupation. S'ils créent des schémas de comportement plus modernes, "on peut aller faire du ski", ces besoins sont raisonnables, "nous on demande pas trop", révélant à nouveau une attitude qui correspond fondamentalement à un éthos paysan plutôt ascétique.

Un certain "comportement économique" dans la définition du revenu a frappé les agronomes, quand dans l'élevage de montagne, le revenu de l'exploitation ne se comptabilise pas en argent mais s'exprime en produits autoconsommés ou échangés en circuit restreint. L'apparition d'un comportement de comptabilité se révèle généralement liée à un type de production agricole beaucoup plus spécialisée et intégrée à un circuit de marché.

Cette polyvalence dans le travail et le mode de vie qu'expriment les agriculteurs à temps partiel s'ajuste particulièrement à cette caractéristique du milieu rural qui traditionnellement intégrait les activités, statuts et rapports sociaux dans les valeurs du village, au lieu du compartimentage des rôles et des individus en milieu urbain.

POUR DES AGRICULTURES LIEUX DE CREATIVITE

Ainsi pour beaucoup d'auteurs, paysannerie apparaît comme synonyme d'enracinement et de stabilité. Pour le paysan, dont les terres contiennent tant de points de repère, le milieu rural est lieu d'identité et d'appartenance.

Il est évident que la forte mobilité de l'époque contemporaine, et surtout cette accélération de l'histoire et du rythme des changements ont modifié en profondeur les comportements et les aspirations. Mais il importe de souligner que ces modifications mentales ne se réalisent pas linéairement et obligatoirement comme le projettent les plans de développement. Surgissent des mouvements de résistance et rejet qui ne doivent pas être considérés comme des freins sociaux au moteur économique, comme des comportements irrationnels entravant un développement "efficace".

Pierre BUNGENER (10) prenant l'exemple de la rationalisation de l'agriculture sur un mode industriel parlait d'"agression culturelle"* qui met en route des mécanismes de défense. Ceux-ci sembleraient vouer à l'échec les tentatives de rénovation.

J'évoque à nouveau la région du Pollino (Italie méridionale) où les préoccupations régionales actuelles comporteraient entre autres des actions de restructuration agricole. Or la distance apparaissant entre le mode traditionnel autarcique perpétué jusqu'à aujourd'hui, et un mode d'exploitation productiviste pratiqué dans des régions européennes plus au nord ne peut être franchie d'un seul coup sans risques importants tant psychologiques, sociaux, qu'économiques.

Comme disait P. BUNGENER, en pensant vivre et chercher l'objectivité nous sommes en réalité enfermés dans un système d'"images-obstacles" qui sont aussi notre sécurité.

Que ces images-obstacles ne nous cachent pas ce que je revendiquerai pour les agriculteurs, pour le monde rural: non une agriculture

---

* Concept de "culture" à prendre dans un sens anthropologique global comme l'ensemble des pratiques et des savoirs d'un groupe social.

mais des agricultures, non une ruralité mais des ruralités, c'est-à-dire un droit à la variante et à la diversité qui repose sur l'autonomie permettant seule une modernité qui ne soit pas passive - copie d'un modèle urbain - mais une modernité active enracinée dans un territoire et une histoire, dans une identité rurale à perpétuer et renouveler.

Pierre BOURDIEU (11) a dit: "les paysans, classe dominée, ne parlent pas, ils sont parlés", attirant l'attention de nous tous spécialistes sur les dangers de parler à la place des agriculteurs. Si on parle encore de paysans, ce n'est point pour les enfermer dans une agriculture refuge qui serait le folklore des uns et l'identité morte des autres. L'agriculture ne sert pas seulement à vivre mais aussi à s'exprimer. Il faut laisser et même rendre aux agriculteurs leur domaine de prise de conscience et d'invention technique. Parce que cette notion d'identité qu'on évoque de plus en plus dans le monde contemporain, cette identité du monde rural existe dans ce qu'une population crée quotidiennement pour se reconnaître.

DES INTERROGATIONS POUR L'AVENIR

Ainsi pour conclure, je reprends dans "Sociétés paysannes" (12) les quatre questions de principe que pose Henri MENDRAS, qui dominent toute doctrine politique, et sur lesquelles les régnants de ce monde hésitent à prendre parti et font facilement des revirements.

1. La nature et la terre doivent-elles être considérées en priorité comme un champ, atelier et facteur de production agricole, ou comme un jardin, cadre de vie et habitat pour l'homme?
2. L'agriculture doit-elle être seulement une profession de producteurs de produits alimentaires, soumis à la logique de la société industrielle ..., ou peut-on à l'inverse penser qu'il y a place, à côté de cette agriculture "industrielle", pour une agriculture "néo-paysanne", produisant entièrement elle-même des biens consommables, livrés directement ou à travers des circuits courts aux consommateurs?

3. Faut-il renforcer la tendance à la monétarisation croissante de tous les échanges de biens et de services qui caractérise notre société, ou au contraire voit-on s'esquisser un retour à l'auto-consommation et aux échanges non-marchands, qui pourrait être favorisé et accéléré?

4. Si nous sommes habitués à penser (autant les économistes marxistes que libéraux) que la production est le moteur de l'économie et que les formes d'organisation de la production commandent toutes les structures de la société, à l'inverse peut-on admettre, à titre de postulat provisoire, que demain la consommation sera le moteur de l'économie et que les modes de vie commanderont l'organisation de la production?

Permettez-mois d'ajouter une cinquième question. Si nous vivons une période charnière de notre civilisation occidentale, où une économie de pénurie semble succéder à l'économie d'abondance, où la société post-industrielle succède à la société industrielle, ne peut-on imaginer que l'agriculture soit reconnue comme lieu de créativité d'un mode rural global, et que le paysan-agriculteur ne s'individualise pas seulement en homme économique mutilé socialement mais retrouve sa pleine personnalité d'homme social?

REFERENCES

1) Enquêtes effectuées dans le cadre de l'étude REGIO des programmes nationaux sur l'agriculture à temps partiel, recherche confiée à l'Institut d'économie rurale de l'EPFZ.

2) RAMBAUD P., "Société rurale et urbanisation", Paris 1969.

3) BERTHOUD G., "Changements économiques et sociaux de la montagne. Vernamiège en Valais", Berne 1967. BOLTANSKI L., "Le bonheur suisse", Paris 1966. GROUPE DE SOCIOLOGIE RURALE DU CNRS, "Les collectivités rurales françaises. Etude comparative de changement social" (sous direction JOLLIVET M. et MENDRAS H.), tome 1, Paris 1971. MORIN E., "Commune en France. La métamorphose de Plodémet", Paris 1967. RAMBAUD P. et VINCIENNE M., "Les transformations d'une société rurale, la Maurienne" (1561-1962), Paris 1964. WINDISCH U., "Société rurale, développement touris-

tique, pouvoir politique et conscience de classe", Revue europ.Sc.Soc., 25, 1971. WYLIE L., "Chanzeaux. A village in Anjou", Cambridge 1966. LIEBERHERR F., "Du monologue technocratique aux initiatives locales: transformations des régions de montagne en Suisse", Rev.Economie rurale, n° 117, Paris 1977. LIEBERHERR F., "Grandeur et illusion socio-culturelle. Sur la scène suisse, les programmes de développement régional en montagne", Cahier de l'Amén. du Territoire, X, 3, Grenoble, 1979.

4) SALMONA M., "Maladie de développement agricole et d'aménagement", L'économique et le corps, Comm. Congrès Eur., Econ. Ruraux, Dijon, 1978.

5) BOURDIEU P. et SAYAD A., "Le déracinement. Crise de l'agriculture traditionnelle en Algérie", Paris 1964.

6) LIEBERHERR F., "Parco delle Alpi Liguri. Studio sociologico", Imperia, 1980.

7) GUTSATZ M., Présentation des premiers résultats en juin 1978, Fac. Sc. Economique, Aix-en-Provence.

8) Les études complètes sont consignées en 6 volumes dans "Pollino 2000, Materiali per il Piano territoriale di coordinamento", Dipartimento attività produttive delle Regione Basilicata, Firenze, giugno 1981. Voir aussi LIEBERHERR F., "La nature, culture de l'homme électronique?", à paraître dans Revue Sociologia Ruralis, 1981.

9) Premières assises internationales de l'environnement, Paris, décembre 1977.

10) BUNGENER P., "Problème dans la relation entre les occidentaux et les peuples du Tiers-Monde", Cahiers de l'IEUD, 1, Genève 1975.

11) BOURDIEU P., "Une classe-objet", Revue Actes de la Rech. en Sc. sociales, no 17-18, 1977.

12) MENDRAS H., "Sociétés paysannes", Paris 1976.

Adresse de l'auteur: Françoise Lieberherr, anthropologue,
Institut d'économie rurale
EPFZ
8092 Zürich